

Au sujet de la conversion : quelques remarques sur la théorie de M. William James, dans son livre : L'expérience religieuse

Autor(en): **Porret, J.-Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **40 (1907)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379809>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AU SUJET DE LA CONVERSION

Quelques remarques sur la théorie de M. William James,
dans son livre : *L'expérience religieuse*

PAR

J.-ALFRED PORRET

C'était en février 1906. Je venais de lire le livre de M. James : *L'expérience religieuse*, et son explication des conversions les plus saisissantes, tendant à une certaine théorie de la conversion, avait produit en moi une impression troublante. Je le dis dans une réunion où l'on s'occupe de psychologie religieuse et de théologie. Mon châtimeut ne se fit pas attendre. L'imagination devance parfois la volonté dont elle se joue. Devant moi surgit la silhouette d'un enfant téméraire, qui, ayant frappé avec un bâton, — je n'aurai pas l'impertinence de dire : un nid de guêpes, — mais bien une ruche, dont les abeilles sont occupées à distiller le suc des fleurs embaumées en un miel précieux, les voit avec ensemble fondre sur lui. De tous côtés, les attaques plurent.

M. V : Mais, Monsieur, vous n'avez pas compris !

M. W : Monsieur, vous ignorez ce qu'on appelle en psychologie des parallèles !

M. X : Mais, Monsieur, vous êtes darbyste !

M. Y (*avec un petit rire aigrelet*) : Hi ! hi ! hi ! hi ! Il n'y a rien compris ! Il n'y a rien compris !

M. Z. (avec le gémissement d'un cœur fidèle, qui voit un ami commettre « une gaffe ») : « Eh ! non ! »

Que vouliez-vous qu'il fit contre cinq ?... — Qu'il se tût !
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût !

Mais, comme l'a dit éloquemment Adolphe Monod, « le mot désespoir n'est pas chrétien¹. » J'ai donc pris le parti de me taire, en pensant seulement : « A plus tard ! » — Le moment est venu.

Est-il besoin de le dire ? Ces pages ne prétendent point à être une étude complète d'une question aussi délicate et périlleuse que grave. Nous demandons qu'on ne les prenne que comme de simples remarques, appelant un travail plus approfondi, dont nous serions heureux, dans notre faiblesse, de préparer un peu l'accomplissement.

* * *

Tout d'abord, précisons le litige.

Mon propos a été et demeure exactement celui-ci :

L'explication, proposée par M. James, de conversions merveilleuses entre toutes, semble insuffisante devant les faits ; elle paraît avoir des dangers, en ce que cette explication *permet* (je ne dis pas : *commande*) d'éliminer Dieu du drame spirituel, où les chrétiens les plus authentiques, voyant à la suite de saint Paul, « une nouvelle création », au sens complet de ces mots, estiment que Dieu intervient, non pas seulement à titre facultatif, ou même probable, mais bien à titre *nécessaire*.

C'est pour cela que j'ai été déclaré un « darbyste » inintelligent.

Avant d'entrer dans le débat, que nos lecteurs souffrent une remarque préliminaire ! Lorsque paraît un livre distingué, dû à un homme justement célèbre, bien des personnes ont une tendance naturelle, une propension, à s'incliner devant lui. Que ce livre renferme une théorie séduisante, nous sommes, — chacun en a fait l'expérience, — assez disposés à

¹ *La Femme*, second discours, p. 190.

l'épouser, sinon même à la glorifier. Il est préférable pourtant que tous ne soient pas si faciles. Les théories ont presque toujours quelque fissure; plus vite cette fissure est mise au jour, mieux cela vaut, et la découverte ne peut avoir lieu, ou, du moins, est considérablement retardée, si tout le monde jure *in verba magistri*. Il y a quelquefois plus d'indépendance d'esprit à être « conservateur », qu'à saluer comme des soleils des nouveautés applaudies, qui peuvent, après tout, n'être que des fusées. Soyons libres d'esprit, et ne nous emballons pas. La théorie de M. James n'est pas encore suffisamment éprouvée. Recueillons donc des observations s'y rapportant, et, l'examinant à leur lumière, « retenons » ce qui nous en paraît « bon ». D'une façon générale, ayons l'esprit toujours ouvert, mais gardons-nous de considérer une théorie comme admirable, parce qu'elle apparaît et obtient faveur. Un souvenir ! Je m'entretenais naguère, avec une de mes connaissances, d'un théologien assez prôné, et je lui disais que son front ne me paraissait pas précisément éclairer le monde. Je reçus mot pour mot la réponse suivante : « Mon sentiment est différent. Je ne suis certes pas orthodoxe; mais lui l'est encore moins que moi. » Devant cette confusion naïve du rationalisme et du génie, tendant à faire de Vinet, de J.-T. Beck, de R.-W. Monsell, de François Bonifas, de F. Godet (je ne cite que quelques morts), de petits esprits, et de MM. X, Y, Z, de grandes lumières, je confesse avoir été interloqué. Les théories doivent se juger en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Efforçons-nous de le faire, conservant notre indépendance, et la réglant par le sentiment de notre responsabilité, puisqu'une théorie légèrement acceptée peut faire du mal, autant de mal que le conservatisme aveugle, dont une borne est le juste *totem*.

Mais assez sur ce point; entrons dans notre sujet.

I

Pour résumer la théorie de M. James sur la conversion, quelques données préalables sont nécessaires.

L'être humain, ou mieux l'individualité humaine est beau-

coup plus étendue, plus mystérieuse aussi, qu'on ne l'a cru pendant longtemps. La psychologie doit être renouvelée. L'homme n'est point tout entier dans sa conscience, non pas même considérée au triple point de vue de la conscience de soi, de la conscience morale et de la conscience religieuse. Certains faits indéniables ne s'expliquent absolument pas en faisant intervenir ces facultés, ou ces organismes de facultés. Longtemps, les faits en question ont été traités comme nuls et non avenus. Toujours routinière, et hostile à ce qui dérange ses théories, la science les a ignorés, dédaignés, contestés. Elle a agi à leur égard comme la médecine officielle envers l'homéopathie, disant : « Cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être. » Mais la vérité finit par prévaloir. Un trésor, qui va s'enrichissant de jour en jour, a définitivement établi que notre être est bien plus complexe qu'une analyse trop étroite ne l'admettait.

Nous sommes à la fois conscients et inconscients. Le rôle de l'inconscience est grand dans notre vie, immense dans la vie de la nature. Des impressions, des perceptions en nombre indéfini ne font que traverser la conscience, mais ne se perdent pas pour cela. Elles tombent dans une sorte de sous-sol de notre individu, qui est encore *nous*, bien que semblant n'être plus *nous-mêmes*, et, chose merveilleuse, elles peuvent, du sous-sol obscur, remonter, souvent par le fait d'une bagatelle, d'un incident banal, à la lumière de la conscience. Exemples :

J'ai éprouvé, il y a des semaines ou des mois, une crainte, une douleur, un désir, et je les ai oubliés. En état de veille, j'eusse peut-être affirmé n'en rien savoir, et je l'eusse fait avec assurance, de la meilleure foi du monde. Mais les voilà qui surgissent dans un rêve, traits dessinés à l'encre sympathique, rapprochés de je ne sais quelle flamme, et reliés en arabesques par une fantaisie bizarre. Et d'un ! — J'arrive devant un paysage que je vois pour la première fois, et j'ai soudain l'impression du *déjà vu* : où ? quand ? comment ? — J'ai entièrement perdu des souvenirs d'enfance ; on m'eût bien étonné en me les remémorant, et voici qu'à l'ouïe d'un

chant lointain, ils se dessinent mystérieusement dans mon imagination, comme ces figures que les nécromanciens prétendent faire flotter sur leurs miroirs magiques à l'heure de l'incantation. Et de deux ! — Quelqu'un, qui n'a jamais rien su d'une langue étrangère, peut, dans un certain état, la parler, ou du moins en donner quelques mots ; or, lorsqu'on recherche dans son passé, on trouve qu'il fut en rapport, bien longtemps auparavant peut-être, avec des personnes qui employaient cet idiome. Des semences étaient tombées en lui ; de sa conscience, elles avaient passé ailleurs ; elles y avaient sommeillé, comme engourdies ; mais, ranimées soudain, elles avaient reparu dans cette vie de l'esprit conscient, dont la parole est la traduction toujours imparfaite.... Et de trois !

Ces exemples, derrière lesquels se trouvent bien des faits concrets, suffisent pour rendre manifeste que l'homme n'est pas tout entier dans sa vie consciente. Il y a en lui un autre domaine, et les deux champs communiquent. La vie consciente envoie incessamment des richesses ailleurs. Mais, constamment, ces richesses peuvent lui être rendues, soit telles quelles, soit mûries au travers d'une mystérieuse incubation. A la conscience se trouve, dans l'être humain, associé *un subconscient*.

Nombre de phénomènes, que l'on niait aveuglément, ou que l'on faisait semblant d'ignorer autrefois, s'expliquent avec le subconscient dans la mesure du possible. C'est le cas du fait suivant qui m'a été attesté par un homme sage et sûr, connu dans le monde pédagogique et religieux, feu Adam Vulliet. Sauf erreur, M. Vulliet en avait été témoin. Un jeune homme se mit soudain à parler en une langue étrangère : c'était de l'espagnol. Peu de jours après, il était fou ! Jamais il n'avait appris l'espagnol, et il n'en savait rien. Mais il l'avait entendu parler dans son enfance¹.

Le subconscient rend également compte dans la mesure du possible, de certains phénomènes de l'inspiration qui agita

¹ Voir un cas analogue dans Crowe : *Les côtés obscurs de la nature*, p. 43.

une partie de la province de Languedoc, avant et pendant l'insurrection des Camisards (1702 à 1704). On vit alors se lever, dans le Vivarais et les Cévennes, de vraies armées de prophètes. Quelques-uns n'avaient que six ou sept ans, quelquefois trois ou quatre seulement. Ils ne savaient parler, dans leur état ordinaire, que le patois de leurs montagnes ; mais ils avaient assisté à des prédications en français ; ils avaient chanté ou entendu chanter le vénérable psautier ; le subconscient avait recueilli ce que la conscience avait laissé transsuder, et il le rendait à l'heure de l'extase, dans des discours français que tous les témoins s'accordent à déclarer avoir été d'une souveraine éloquence. Écoutons M. de Caladon, qui n'était pas un Camisard :

« Des diverses personnes que j'ai vues dans le saisissement, aucune ne m'a causé plus d'étonnement qu'une certaine pauvre idiote de quarante ans. C'était assurément la plus simple et la plus ignorante créature de nos montagnes... J'ai été plusieurs fois témoin qu'elle prêchait merveilleusement bien. Cette ânesse de Balaam avait une bouche d'or quand l'intelligence céleste la faisait parler. » Le célèbre Cavalier fut saisi à salut par la prédication d'un enfant qui parla « deux heures avec une facilité merveilleuse, » tout le monde fondant en larmes « tant sublimes et divines » étaient les choses qu'il disait¹. Je trouve également dans le subconscient le moyen d'expliquer le dédoublement de la personnalité, qui apparaît à chaque instant, avec une netteté singulière, au cours de la grande époque du prophétisme camisard : éclairé par des données nouvelles, je ne signe plus telles quelles les dernières pages de mon étude d'il y a bientôt vingt-deux ans sur ce sujet².

Mais d'autres faits sont plus réfractaires aux explications. C'est le cas, en particulier, des exhortations, en français toujours, d'enfants cévenols âgés de treize ou de quinze mois, encore à la mamelle, et n'ayant jamais ni parlé, ni marché³.

¹ *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 68-69, 42.

² *L'Insurrection des Cévennes*, p. 143, 144.

³ *Théâtre sacré*, p. 15, 32, 150, 152.

Ces faits sont attestés de la façon la plus positive, sous la foi du serment, et par des témoins auriculaires. Naguère un très estimable pasteur se moqua de moi, autant que le lui permettaient son cœur excellent et sa parfaite politesse, un théologien qui n'est plus, haussant les épaules avec des airs d'insondable pitié, de ce que j'accordais la moindre attention à des racontars pareils. Leur attitude serait aujourd'hui moins assurée. J'ai ma revanche. Les faits de ce genre qui, pour être fort rares, ne sont pas absolument isolés, sont bien moins aisés à expliquer que les autres¹. Il faudrait de deux choses l'une : ou admettre une transmission obscure de la vie consciente des parents, par la génération et au travers de la gestation, transmission susceptible de se manifester sous des influences spéciales, même avant le développement de la vie consciente et sa manifestation par la parole (subconscience héréditaire); ou supposer que certaines paroles ayant frappé des esprits en apparence encore en chrysalides, le subconscient les a néanmoins reçues, et les a renvoyées au milieu des esprits conscients, sans que le papillon fût encore éclos, sans que les langes de la conscience servant d'instrument fussent enlevés. Cela n'expliquerait évidemment rien. La solution est aussi peu claire et satisfaisante, que le fait à expliquer est mystérieux².

* * *

Que peut-on dire du subconscient? Quelle définition en donner? Je suis heureux de faire parler ici un penseur, auquel un concours propice de talents et de circonstances a donné de l'autorité :

« La vague et ténébreuse région du subconscient psychologique, a écrit M. G. Frommel, constitue la dotation primitive, que nous légua l'héritage malheureux d'une hérédité corrompue³. »

¹ Kreyher. *Die mystischen Erscheinungen des Seelenlebens*. I, p. 206.

² *La prière chrétienne*. Foi et Vie, 1^{er} mai 1906.

³ Parmi les faits aussi dûment constatés, qu'ils sont étranges, dont le subconscient ne rend compte que très insuffisamment, nous citons comme au hasard :

« Vague et ténébreuse région.... » Cela ne nous apprend pas grand'chose. Et, dans le fait, du subconscient nous ne savons rien, sinon qu'il doit emmagasiner des impressions, des images, des pensées, des émotions de la vie consciente, et que, les conservant plus ou moins longtemps, il les restitue quelquefois, soit telles quelles, soit modifiées, à la dite vie. *Savons-nous même bien tout cela? Nous le supposons.* La supposition nous paraît nécessaire; des faits établis la postulent; mais après tout le subconscient est une hypothèse au sujet de laquelle nous ne pouvons à peu près rien préciser. Il en est un peu de lui comme des atomes de la matière. L'observation directe n'atteint point ces derniers. Si la plupart des savants, des chimistes surtout, en admettent la réalité, c'est que les données constatées de façon plus ou moins immédiate par l'observation, leur paraissent les supposer. Mais ils ne savent rien de leur nature, et leur évidence n'est pas telle qu'elle impose silence à tous les doutes. « Les atomes de la science, a écrit Renouvier, ne sont aucunement admis, ni par Leibnitz, ni par nous; mais ils sont indispensables à titre de conceptions, pour faciliter l'explication scientifique des substances composées ¹. »

Le subconscient n'est qu'une hypothèse, postulée par certains faits. Il convient de le rappeler à quelques psychologues, qui en parlent comme d'un fait de la plus absolue certitude. A ce titre, et avec cette réserve, nous l'admettons pour notre part.

* * *

Depuis un siècle bientôt, l'analyse psychologique a été vigoureusement appliquée aux faits de l'ordre religieux. Le mouvement remonte à Schleiermacher. Ruinant la théorie

les pressentiments mystérieux qui se réalisent, les rêves prophétiques simples, ceux qui se doublent de symbolisme, les communications télépathiques, la clairvoyance prodigieuse qui révélait à Zschokke la vie passée de personnes qu'il rencontrait pour la première fois, etc. Voir sur le dernier point : Kreyher. *Op. cit.* I, p. 200 et suiv.

¹ *Nouvelle monadologie*, p. 31.

de la religion, invention des prêtres, ou celle qui y voyait une superstition pure et simple ; ou celle qui, en ralliant tous les cultes à l'adoration du soleil, ne se demandait pas même comment il se faisait que les hommes eussent adoré ; ou celles enfin qui voulaient ranger le fait religieux soit dans le domaine de la connaissance, soit dans celui de l'esthétique, soit dans celui de la morale ; ce grand théologien a réclamé pour la religion une sphère à part, originale, quoique soutenant des rapports avec les autres activités de l'âme, et en a ainsi établi du coup la légitimité et le caractère indestructible. Son nom vit, il vivra comme celui d'un initiateur. Si l'on a pu dire que Kant fut « le Copernic de la spéculation¹, » Schleiermacher a été celui des facultés religieuses. James est son disciple lorsqu'il s'écrie : « La religion n'est point un anachronisme, une survivance ; elle est une fonction éternelle de l'esprit humain². » Schleiermacher toutefois, visait moins à décrire qu'à abstraire, à analyser qu'à synthétiser, à saisir une vie dans ses palpitations qu'à mettre en lumière les éléments qui s'y reproduisent identiques ; il opérait sur des ensembles, en vue de principes généraux. Aujourd'hui, la psychologie se meut dans une direction, sinon inverse, au moins différente. Elle assemble des faits concrets tant qu'elle peut, des exemples vivants : les états maladifs lui sont aussi précieux que ceux dans lesquels on est généralement d'accord à saluer la santé ; les déformations même doivent lui apporter des révélations utiles³. Mystiques, revivalistes, illuminés, saints et pécheurs, moines et missionnaires, nonnes cloîtrées et sœurs d'hôpitaux, géants d'activité et paresseux rêveurs : tout le monde est appelé en témoignage, nulle déposition n'est dédaignée, à la seule réserve qu'elle soit sincère, et de cet amas de docu-

¹ Ed. Scherer, *Réformation au XIX^e siècle*. 1846, p. 276.

² *Expérience religieuse*, p. 423.

³ « Pourquoi la méthode pathologique ne rendrait-elle pas ici des services analogues à ceux qu'elle a déjà rendus à la psychologie de l'intelligence et de la volonté ? La maladie décompose en effet les sentiments supérieurs. » E. Murisier, *Les maladies du sentiment religieux*, p. 4.

ments dont elle s'empare comme de ses matériaux, la psychologie moderne espère faire jaillir une notion à la fois plus compréhensive et plus fidèle du grand phénomène, tourment et noblesse de l'humanité. Par la force des choses, l'étude de la vie religieuse et la proclamation du subconscient devaient se rencontrer. L'histoire des religions ne présente-t-elle pas des faits nombreux dont le subconscient paraît rendre compte, et semble seul pouvoir le faire, depuis les extases de Paul, les visions de Perpétue et des martyrs faisant « fleurir la couronne sur les épines¹, » à l'apparition du démon à Luther, aux chants aériens des psaumes sur les ruines des temples protestants après la révocation de l'édit de Nantes²; depuis le ravissement d'esprit de Pascal, aux phénomènes étranges dont Blumhardt fut témoin à Mœttingen, et aux photismes du pays de Galles, que couronnent les bizarres manœuvres d'Evan Roberts³? Le fait religieux lui-même, ne touche-t-il pas par certains côtés à ces profondeurs obscures, soupçonnées d'abord, puis supposées, et enfin affirmées avec un accent plus ou moins voisin de la certitude? Après avoir fait de la religion l'acte conscient par excellence, peu s'en faut qu'aujourd'hui l'on n'en rattache les phénomènes les plus décisifs au subconscient.

C'est César Malan fils, qui, parmi les théologiens de langue française, est le premier entré résolument dans cette voie. L'introduction, placée en tête d'extraits de ses ouvrages par M. G. Fulliquet, présente cette initiative comme son principal titre de gloire⁴. Une théorie ingénieuse, émise naguère par G. Frommel, en dérive. Selon elle, l'homme n'eût pu être sauvé sans l'existence du subconscient. Dieu, en effet, res-

¹ « Educitur... de spinarum germine flos coronae. » *Acta martyr.*

² *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 167. Jurieu, *Lettres pastorales*, II, p. 145 et suiv.

³ Kreyher. *Op. cit.* I, p. 85 à 87. — H. Bois. *Le Réveil au Pays de Galles*, p. 354 à 516. Dans la langue des psychologues, le mot de *photismes*, désigne des « phénomènes *lumineux* hallucinatoires, ou pseudo-hallucinatoires. » James. *L'Expérience religieuse*, p. 213.

⁴ *La pensée théologique de César Malan*. Introduction, p. 8 et suiv.

pecte la liberté. Une fois fixé dans le mal, l'homme y eût été rivé pour toujours, si Dieu n'avait disposé que de ce que l'on est convenu d'appeler le monde moral : la conscience et la volonté. Cette citadelle eût défié son action. Heureusement qu'il y a en l'homme autre chose, à savoir la subconscience. Dans ce champ mystérieux, Dieu peut agir, donc opérer à salut, sans que le libre arbitre soit violenté. Dieu sauve au moyen d'un détour. Si le mot n'avait pas quelque chose d'irrévérencieux, nous dirions qu'il se sert avec habileté de l'ingénieux *truc* du subconscient.

Tel est l'ensemble des données psychologiques auquel se rattache, en lui apportant son riche concours, la théorie de James sur la conversion. Ayant l'air de nous en être éloigné, nous en sommes en réalité tout près.

* * *

Cette théorie, la voici fidèlement résumée :

La vie de l'âme est constituée par une série de « champs de conscience, » rangés en différents plans, qui peuvent varier considérablement en importance. Ce qui a paru longtemps secondaire ou minime, deviendrait, au travers d'une tension émotive, plus ou moins rapidement, et parfois brusquement, considérable, sinon même capital. D'où viennent ces changements ? Comment se produisent-ils ? On ne peut donner à ces questions que des réponses entièrement « vagues et générales, » empruntées « à la métaphore, bien vieille et bien usée, de l'équilibre mécanique entre plusieurs forces. » Le grand facteur du changement est l'évolution lente des instincts et des passions, que des connaissances ou des impressions nouvelles ont le pouvoir de précipiter, même avec violence ; tout cela, évolution et révolution, pouvant s'accomplir d'une façon subconsciente, « ce qui permet, dans certains cas, l'hypothèse d'une intervention miraculeuse. »

La conversion se rattache à cela.

On en distingue deux types : le type *volontaire*, caractérisé par l'effort, et le type *spontané*, caractérisé par l'abandon. Celui-ci est de beaucoup le plus intéressant, car « les effets

de célébration subconsciente y sont plus abondants et plus frappants. » Il importe de noter ici que, selon Starbuck, approuvé par James, dans la conscience « domine le moi pécheur, » tandis que dans le subconscient, « c'est le moi régénéré, potentiel, qui conduit l'opération ¹. » Remarquons en passant que cela concorde malaisément avec ce que nous avons recueilli, il y a un instant, de la plume de M. Frommel, et que nous voilà tirillés, comme Hercule dans un tableau célèbre, entre le vice et la vertu ².

Dans les deux types de conversions, du reste, les mêmes forces apparaissent à l'œuvre, et le même dynamisme fondamental se reproduit. Voici la succession des faits :

Il y a d'abord une incubation prolongée, dont le fruit est une maturation. Dans le subconscient tombent incessamment des impressions, des pensées, des joies, des souffrances, des élans de piété, des repentirs, des émotions, des résolutions accomplies, ou brisées. Si la vie consciente, que ces éléments

¹ *L'expérience religieuse*, p. 178.

² Selon M. G. Fulliquet, « aujourd'hui que le monde subliminal a été étudié de plus près, il faut parler plutôt du *superconscient*, car en écoutant la voix divine (l'obligation morale qui parle là, et pas ailleurs), nous ne redescendons pas vers notre passé ; nous montons vers notre avenir. » (*Semaine religieuse de Genève*, 3 octobre 1906.)

M. Fulliquet paraît ainsi se rapprocher de Starbuck, plus que de Frommel, disciple de Malan comme lui, mais voyant dans le « sombre et mystérieux subconscient, » la « dotation primitive que nous légua l'héritage malheureux d'une hérédité corrompue. »

Cherchera-t-on à faire l'accord, en disant que cette « dotation primitive, » bien que « léguée par l'héritage malheureux d'une hérédité corrompue, » est bienfaisante en ce qu'elle permet l'action divine en nous, et surtout qu'elle le devient par cette action même ? Il reste pourtant qu'on conçoit difficilement « un héritage malheureux, corrompu, » léguant une « dotation *primitive*, » qui est, elle, un fait heureux. Dans les questions d'une intelligence difficile, dans « un domaine où règne l'obscurité » (Fulliquet, Introduction à *La pensée théologique de César Malan*, p. 9), le malentendu se produit aisément, et il convient d'éviter les énigmes. A tout le moins, Frommel eût dû dire : « Le subconscient, bien que legs à nous fait par l'héritage malheureux d'une hérédité corrompue, est la condition de notre relèvement, car il est, dans la monade hermétiquement fermée partout ailleurs, la fissure qui permet à Dieu d'intervenir en nous pour notre salut. Il peut ainsi devenir un bien. » Ceci serait du reste à éclaircir, à démontrer et à discuter.

ont concouru à former, en a perdu le souvenir, l'impression même en étant effacée, ils ne sont pas morts pour cela. Ils subsistent et fermentent dans la vie mystérieuse du *subliminal* (terme par lequel les psychologues anglais et français modernes désignent volontiers le subconscient)¹, et n'attendent qu'une occasion favorable de rejaillir dans la conscience. « Quand le foyer nouveau d'énergie personnelle a couvé longtemps dans la pénombre subconsciente, et que la flamme est prête à paraître, il faut se garder d'y toucher : le feu doit éclater tout seul². »

« S'abandonner » est, pour cela, la grande affaire³. A *vouloir*, ce qui est un acte éminemment conscient, on empêcherait le vide de se produire, et l'on risquerait d'entraver la manifestation du subliminal. C'est quand l'énergie de l'individu conscient est brisée, que le subconscient peut y projeter ses trésors. Il y a là comme une sorte de mécanisme, assez bien marqué par un mot favori de M. Henri Bois, le verbe *déclancher*, qui évoque l'image de la porte d'une trappe ou d'une écluse, se soulevant pour livrer passage à la souris prisonnière, au flot jusqu'alors arrêté⁴.

L'invasion dans la vie consciente, grâce à l'abandon de toute volonté propre, des éléments religieux maturés ailleurs, se fait souvent de façon brusque et violente, en présentant tous les caractères d'une explosion. « Lorsque la conscience subliminale est fortement développée, il en résulte... que certains éléments de cette conscience peuvent faire irruption dans la conscience ordinaire (surtout chez des mystiques ou des sujets sensibles à l'hypnose). Comme le sujet ne saurait en deviner l'origine,... » il le rapporte à des influences surnaturelles. (Pages 198, 199.)

¹ *Subliminal*: du latin *sub*, sous, et de *limen*, seuil. Cet adjectif désigne tout ce qui, dans la vie de l'individu humain, ne fait, à un moment quelconque, pas partie du domaine de la conscience. Voir à ce sujet une note intéressante de M. Ph. Bridel, *Liberté chrétienne*, 15 avril 1905, col. 157.

² James. *Op. cit.* Page 179.

³ Page 178.

⁴ *Le Réveil au Pays de Galles*. Passim.

En résumé, ayez un subconscient richement fourni, religieusement parlant ; soyez passif, dans un sentiment de misère et de désir, et vous avez toute chance de devenir un exemple de ce que les théologiens appellent « la grâce divine ¹. » Le professeur Coe, approuvé par James ², l'a parfaitement déclaré :

« Placez, dit-il, sous une influence propice à la conversion, un sujet qui réunisse en lui ces trois facteurs : 1^o une sensibilité profonde, 2^o une tendance à l'automatisme, 3^o la capacité de subir passivement des suggestions, *vous pouvez être sûr que vous obtiendrez une conversion soudaine* ³. »

Une conversion. Dieu peut assurément l'avoir préparée, en développant la « sensibilité profonde, » la « tendance à l'automatisme, ... » et le reste. Mais le drame final, en quelque sorte fatal (« vous pouvez être sûr »), se produit sans qu'il soit directement à l'œuvre ; et comme toutes les pièces nécessaires du mécanisme peuvent être le résultat d'un entraînement psychique approprié, il me paraît certain que la conséquence en est, pour MM. Coe et James, que nous pouvons, sans Dieu, fabriquer des conversions. Le mot de saint Paul : « Cela ne vient point de celui qui veut, ni de celui qui s'agite, mais de Dieu qui fait miséricorde ⁴, » doit être rejeté dans les superstitions des vieilles lunes. Il faut le modifier comme suit : « Dieu, à supposer qu'il existe, peut opérer des conversions. Mais nous le pouvons également. Il suffit, pour cela, que nous provoquions une sensibilité profonde, la tendance à l'automatisme, et la capacité de subir passivement des sug-

¹ Page 167, 183.

² P. 204. « Ses observations, fort bien conduites, confirment... la conclusion pratique à laquelle il aboutit. »

³ P. 205. C'est nous qui soulignons. Et nous plaçons en regard, comme formant antithèse, ces lignes de Vinet : « Dieu peut faire, d'une seule parole, éclore de nouveaux cieux aux limites mêmes des cieux ; mais la naissance secrète et obscure d'une seule âme d'homme à la véritable vie, est un événement plus considérable que la création d'un nouvel univers dans le désert de l'espace, si l'espace a des déserts. » *Méditations évangéliques*, p. 2.

⁴ Rom. IX, 16.

gestions : or, pas plus que la préparation d'un milieu « propice, » cela ne dépasse nos moyens.

En ce faisant, nie-t-on absolument l'action de Dieu dans la conversion? Il importe ici de bien s'entendre. Comme *nécessaire*, il me paraît impossible d'esquiver l'affirmative, et je ne crois pas que James désire de le faire. Comme *possible*, en revanche, l'action de Dieu demeure réservée. Il m'est assurément toujours loisible de me figurer, de me persuader, et de retenir avec énergie que, si je suis converti, c'est que Dieu l'a fait. Mais d'autre part, tout s'expliquant par la vertu du subconscient, grâce à une sorte de mécanisme dynamico-vital, rien, absolument rien ne me le garantit. Si j'interroge James, Coe, Starbuck, Leuba, en leur demandant quelle place ils assignent à Dieu dans le drame qui a décidé de ma vie, qui m'a conduit à me détourner des chemins ouverts devant moi, où la fortune eût pu me sourire, pour entrer, avec un élan de sacrifice, dans le sentier que j'ai suivi, la réponse qu'ils me donnent, avec indifférence, ou en souriant, ne peut être que la transcription du mot célèbre de Laplace : « Nous n'avons pas besoin de l'hypothèse d'une action divine. » L'intervention de Dieu dans la conversion n'est plus qu'à bien plaisir. « S'il existe, écrit James, un monde spirituel qui domine le matériel, *on peut admettre* qu'il agisse dans le subliminal. » Cela est, on le voit, parfaitement clair.

Clair, mais bien mal posé. La question, en effet, n'est pas de savoir si, l'existence d'un monde spirituel étant acceptée, on peut ou non admettre « qu'il agisse dans le subliminal. » Il s'agit d'établir si, oui ou non, des faits aussi certains que mystérieux de la vie consciente, expliqués par le subliminal, demeurent partiellement réfractaires à cette explication, de telle sorte que, pour en rendre compte, il faille statuer l'existence et l'intervention d'un « monde spirituel ¹. »

¹ Selon le professeur Leuba, que James approuve (p. 209), « la croyance à l'œuvre du Christ... n'est *jamais* (dans la conversion) qu'un accessoire. » Je ne crois pas cette assertion fondée. Bien des faits prononcent contre elle.

Aussi longtemps que Wesley n'eut pas appris des Moraves, spécialement de Spangenberg et de Böhler, le salut par grâce en Jésus-Christ, la paix et la puis-

La théorie satisfait-elle vraiment son auteur? Il est permis d'en douter, lorsqu'on recueille des aveux comme ceux-ci, fort honorables pour James, en ce qu'ils manifestent sa loyauté :

« Il y a des envahissements du champ de la conscience qui ne semblent pas correspondre à une incubation subconsciente prolongée. Peut-être faudrait-il avoir recours pour certains cas à l'hypothèse d'une sorte d'orage nerveux, purement physique, comparable à une crise d'épilepsie. Pour d'autres, où la crise mentale aboutit à des conséquences utiles et conformes à la raison, on pourrait invoquer une hypothèse plus mystique et plus théologique¹. »

Mais cette explication est trop vague pour que nous devions lui accorder une grande valeur. Il nous déplaît de voir rattacher à la physiologie, et comparer à une maladie lamentable entre toutes, une part considérable de la crise sainte par laquelle un débauché comme Gardiner fut transmué en un saint. Comment entendre aussi cette « hypothèse plus

sance spirituelle lui manquèrent. Chacun sait que le sentiment de ses péchés accabla Luther, jusqu'au moment où il comprit que « la justice de Dieu... c'est la justice qu'il nous donne gratuitement *en son Fils Jésus-Christ*, à condition que nous la saisissons par la foi. » Mais alors il se « sentit comme né de nouveau, » et il lui sembla qu'il avait trouvé « la porte du paradis. » (Hoff, *Vie de Luther*, p. 34, 38, 39.)

A l'extrémité opposée de l'intelligence et de la culture, la pauvre Valaisanne dont César Malan a narré la touchante histoire, dépose dans le même sens. « Depuis deux ans, disait-elle en gémissant, j'ai là, dans le cœur, sur la conscience, un poids, une crainte continuelle. » Mais à la nouvelle du salut par grâce, pleurant de joie, elle s'écria : « Le Seigneur Jésus m'avait rachetée, et je ne le savais pas ! Oh ! quelle nouvelle !... Oh ! que mon cœur est soulagé ! Que je suis heureuse ! »

« La croyance à l'œuvre du Christ » est si peu *toujours* « un accessoire » dans la conversion, que, dans ces trois cas pris au hasard au milieu de centaines d'autres pareils, c'est elle qui a déterminé l'affranchissement de l'âme poursuivi vainement en dehors d'elle.

« Jésus-Christ », disait à son pasteur une chrétienne qui avait longtemps cherché sans trouver, « Jésus-Christ !... il est *tout* et *en tout* pour moi ! » *Récits américains*, publiés par Louis Bridel, II, p. 135,

¹ *L'expérience religieuse*, p. 201.

mystique et plus théologique » rattachée dubitativement à des conversions dont les conséquences ont été *utiles* et *rationnelles*? L'utile serait-il le critère du divin? Donnant acte à M. James d'hésitations où nous croyons saisir quelque embarras, nous attendrons pour discuter des « peut-être » jetés en passant, qu'il les ait mieux sondés pour lui-même, et exposés pour nous avec plus de netteté. C'est dire que, dans ce qui va suivre, nous nous attacherons uniquement aux éléments fondamentaux de la théorie.

II

Je fais ici une première remarque, que j'ai déjà eu l'occasion de présenter ailleurs, et à laquelle j'attache de l'importance. Le livre de M. James, — c'est l'un de ses mérites, et aussi son grand charme, — appelle des témoins nombreux et variés à livrer leurs expériences sur la conversion. J'en ai compté une vingtaine, dont la plupart déposent dans leur propre cas, deux ou trois récits seulement étant de seconde main. Leur loyauté à tous est au-dessus du soupçon : peut-on néanmoins s'y fier d'une manière absolue? Plusieurs témoignages ne furent formulés que longtemps après l'événement, sous les rayons prismatiques du souvenir. Croyant être fidèles, leurs auteurs l'ont-ils été? Ont-ils vraiment *tout* dit? Il y a une pudeur de l'âme comme du corps; elle tend naturellement, et surtout chez les meilleurs, à retenir ce qui fut peut-être le plus profond, le plus saisissant et le plus doux. Dans le paroxysme où l'âme, s'évadant du temps, franchit par avance les portes de l'éternité, *tout peut-il vraiment se rendre*? L'impuissance de l'expression ne s'unit-elle pas presque fatalement à la retenue, s'exprimant comme suit : « Je suis appelé à donner mon témoignage, mais seulement *jusqu'à ce point* : le reste doit demeurer un mystère sacré entre mon Dieu et moi¹? » Le langage est une chose admirable sans doute, et il est des idiomes, fixés sous l'influence de

¹ 2 Cor. XII, 4 : Ἦκουσεν ἀρόγητα ῥήματα, ἀ οὐκ ἐξὸν ἀνθρώπῳ λαλῆσαι. (Il a entendu des choses *ineffables* qu'un homme ne doit pas redire.)

puissants mouvements spirituels, qui semblent prédestinés à exprimer et à répandre les vérités d'ordre religieux : mais combien les meilleurs semblent parfois grossiers et insuffisants ! Les vrais poètes le savent ; ils signent douloureusement l'aveu de l'un d'entre eux :

De la poétique liqueur
Le meilleur reste au fond du vase.

Comment douter que ce ne soit tout spécialement le cas lorsqu'il s'agit de révéler cette ambrosie divine qui s'appelle le sentiment, goûté pleinement pour la première fois, de l'amour parfait et éternel ? Enfin, celui qui s'interroge avec pénétration et droiture, ne peut se dérober à l'aveu qu'appelé à dévoiler sa vie intime, et voulant le faire avec sincérité, il a, comme d'instinct, plus ou moins composé son témoignage, accentuant tel trait, estompant tel autre, de telle sorte que, fidèle d'intention, il ne l'a pas été entièrement en réalité. Nous posons tous du plus au moins sans le vouloir, et parfois même en ne voulant pas le faire. Il serait en tout cas nécessaire de classer les témoignages, en séparant l'épanchement naïf, spontané, d'un journal intime, de la déclaration faite pour une galerie petite ou grande, inévitablement apprêtée, et dès lors sujette à caution. Or, bien des psychologues n'en ont cure. Que prétends-je avec ces remarques ? Mettre au rancart la méthode que M. James pratique avec d'autres ? Nullement. Mais oui bien en marquer les limites, en en signalant les côtés faibles ; rappeler qu'elle ne doit être employée qu'avec précaution, après examen critique de chaque cas particulier, et faire sentir enfin que, comme c'est généralement le cas en histoire, on n'atteint pas avec elle la certitude, mais seulement la probabilité à divers degrés.

* * *

Mon intention n'est pas d'examiner critiquement, dans ses divers articles, l'explication que James fournit des conversions les plus saisissantes, et par là de la conversion en général. D'autres s'en chargeront, en proposant sans doute de

nouvelles hypothèses. Dans un dessein plus modeste, je désire indiquer deux ou trois faits que l'explication de James n'éclaire que partiellement, et d'autres qui me paraissent lui demeurer réfractaires.

Les vues de W. James rendent assez bien compte de plusieurs traits de la conversion d'un évangéliste de déguenillés en Angleterre, dont on parla beaucoup sur le continent il y a quelque quarante-sept ans¹. Richard Weaver était fils d'un père buveur et d'une mère pieuse. L'hérédité paternelle pesait sur lui ; il devint un esclave du terrible whisky. Repoussant tous les avertissements et tous les appels, il menaçait et même frappait sa mère lorsqu'il l'entendait demander à Dieu sa conversion, et il la vit quitter ce monde en le bénissant, sans changer de voie. Son deuil avait même eu pour résultat apparent de le plonger plus avant dans ses excès. Or, un jour qu'il rentrait chez lui en état d'ivresse, tout à coup le mot de saint Paul : « Les ivrognes n'hériteront point du royaume des cieux », lui revenant à la mémoire, le jeta dans une étrange et violente émotion. Dégrisé en quelque mesure, il s'enfuit dans un lieu solitaire et y resta longtemps à genoux. Lorsqu'il le quitta, le sol était humide de ses larmes ; mais il était justifié, joyeux, né de nouveau. Certes, il est dans la nature des choses que le subconscient de Weaver eût conservé bien des impressions, bien des émotions se rattachant à sa pieuse mère. Ne l'avait-il pas vue partir en parfaite paix, lui donnant par la foi rendez-vous dans la céleste patrie ? Le subconscient explique bien, également, la remembrance subite du verset biblique, longtemps oublié. En revanche, on ne découvre guère quand la maturation, nécessaire, d'après James, a pu se produire. Ce n'était pas, à coup sûr, tandis que la conscience était embrumée par les vapeurs de l'alcool ! Pas plus que l'opium ou la morphine, les spiritueux ne donnent « la sensibilité profonde », première condition de la conversion, selon Coe. Ils la tuent, au contraire.

¹ Sous ce titre : *A vous !* une collection de sept discours adressés par Weaver à des ouvriers a été traduite en français, et publiée par la Société de Toulouse.

Or, entre le réveil de conscience en Richard Weaver et son affranchissement spirituel, il n'y eut qu'un bien court moment. L'explication proposée semble insuffisante sur ce point. Quelque chose d'essentiel, de mystérieux, de miraculeux lui échappe.

J'en dis autant au sujet du trait rapporté par feu Jules Paroz, dans sa traduction de la *Voix d'avertissement*, du prélat Kappf, de Stuttgart. Un jeune homme, que Paroz avait chez lui, s'était dégradé par le vice solitaire. Sous cette influence, que certains médecins considèrent avec trop d'indulgence, il était devenu « voleur et scélérat », et avait même nourri des projets d'assassinat contre son maître. Comme celui-ci le pressait un jour d'appeler Dieu à son secours, le malheureux s'y refusait. Enfin, cédant avec une sorte de cri de rage ou de désespoir, il commença une longue confession de ses péchés, dont plusieurs étaient presque des crimes. Tout à coup, son cœur se brisa ; il fondit en larmes, s'humilia de la façon la plus saisissante, et se releva dans la joyeuse assurance de son pardon. Le subconscient avait pu se charger par les appels et au contact de la vie de Paroz, qui était un chrétien conséquent et fidèle. Mais on ne trouve pas de temps pour la maturation des éléments qui s'y trouvaient déposés. Au choc des faits, la théorie se fissure, et il faut avoir recours à l'échappatoire de « l'orage nerveux », ou à « l'hypothèse plus mystique et plus théologique » recommandée par « l'utilité » du résultat ¹.

Une constatation analogue s'impose sur un autre point. Souvent, on ne saisit pas comment, les faits étant donnés, le subconscient a pu se charger. Lorsque Whitefield commença son œuvre missionnaire, il rencontra l'hostilité la plus décidée. En fermant les chaires devant lui, on l'accabla de railleries, l'invitant, puisqu'il désirait évangéliser, à commencer par le village de Kingswood, près de Bristol. Cette localité était, en effet, peuplée de gens d'une grossièreté et d'une ignorance indescriptibles, vrais païens, dans un pays qui

¹ *L'expérience religieuse*, p. 201. Voir ci-dessus, p. 20, 21.

n'avait plus guère de chrétien que le nom¹. Whitefield, ayant pris au mot les persifleurs, vit un puissant réveil éclater presque aussitôt, et des conversions saisissantes se produire en grand nombre. Je cherche, mais je ne trouve pas comment s'engrène dans l'histoire que je viens de résumer « la foule d'impressions qui, petit à petit, s'accumulent (ce sont les termes de James), s'élaborent d'après les lois ordinaires de la psychologie et de la logique, » et produisent « une vaste région subliminale, d'où sort l'explosion qui bouleverse l'équilibre de la conscience ordinaire². » Faut-il admettre une tempête chargeant à la vapeur le subliminal, comme d'autre part on a supposé un orage physiologique, analogue à l'épilepsie, produisant en un instant une sorte d'explosif, et le faisant éclater à l'improviste? Ailleurs que dans les exemples cités plus haut, l'élément mystérieux réapparaît, échappant à la théorie trop étroite et qu'il semble bien déchirer.

* * *

Ce n'est pas tout. Si la théorie ne rend pas compte de la rapidité des mouvements dans certains cas, elle explique mal leur lenteur dans d'autres.

On nous dit : La conversion la plus merveilleuse livre son secret lorsqu'on admet trois choses : 1^o Un subconscient riche. 2^o Une maturation prolongée des éléments qui le constituent. 3^o Un abandon complet de l'individu, brisé dans sa volonté, et se livrant, passif, à l'invasion du subconscient dans sa conscience. Ce dernier élément, considéré comme important, apparaît de façon remarquable dans l'un des *Récits américains*, publiés par feu Louis Bridel. Une jeune femme était tombée dans un tel état de désespérance quant à son salut, qu'elle avait cessé de le demander après l'avoir fait avec la plus intense ferveur. Comme elle le déclarait à son pasteur, elle fondit en larmes, et ayant recommencé à prier, « la lumière pénétra peu de jours après dans ses téné-

¹ Stevens, *History of the methodism*, I, p. 82.

² Pages 200, 201.

bres, » et « elle devint l'une des plus heureuses, comme elle était l'une des plus aimables créatures, qui aient jamais consacré à Dieu la fleur de leur jeunesse¹. » Mais d'autres faits, et des plus illustres, déposent en sens différent, sinon même contraire. Certes, le subliminal de Wesley était riche ; il s'était formé au cours d'une éducation chrétienne, d'une jeunesse pieuse, d'un ministère plein de fidélité et de zèle, bien que trop légal, en Géorgie ; surtout, il s'était étendu, mûri, au contact des Moraves, notamment de Nietschmann, de Spangenberg, et de Böhler. Une longue maturation s'était opérée. La volonté consciente était brisée depuis longtemps, puisque le 24 janvier 1738, Wesley écrivait douloureusement dans son journal : « Qui me convertira ? » et ajoutait avec une sorte de désespoir : « Je suis un enfant de colère, un héritier de l'enfer ! » Ce n'est pourtant que quatre mois après qu'il reçut la paix, dans l'humble réunion de prière où il s'était rendu *very unwillingly*, très à contre-cœur². En sens inverse de ce que nous avons vu, mais non moins réel, l'élément mystérieux réapparaît, comme se jouant de la théorie, et ébranlant autre chose que des pièces secondaires ou des ornements.

Et ce n'est pas tout encore ! Rien ne manquant, semble-t-il, pour que le subconscient fasse irruption dans la conscience en y mettant la paix et l'harmonie, il arrive que la conclusion fait longtemps défaut. Mais l'inverse se produit également. Les exemples sont nombreux de personnes qui, s'auto-suggestionnant dans le sens d'une résistance, sont subitement brisées. Le réveil du dix-huitième siècle en Angleterre abonde en faits de ce genre. Wesley relate dans son journal, en date du 2 mars 1739, le cas d'une femme avec laquelle la discussion était impossible, tant elle était surexcitée contre la prédication fidèle de l'Évangile, et qui, soudain, entendant prier le grand missionnaire, fondit en larmes pour

¹ *Récits américains*, tome II, p. 89. Cf. tome I, 12^e récit : *Ce n'est que l'affaire d'un moment*.

² *Journal de Wesley*, 24 mai 1738.

s'écrier l'instant d'après : « Maintenant je sais que je suis pardonnée pour l'amour de Christ ! » — « J'étais venu pour vous briser la tête, » disait à Whitefield un homme du peuple en lui montrant une lourde brique ; « mais vous m'avez brisé le cœur ! » Toujours l'élément mystérieux, échappant à la théorie ! Essaiera-t-on de se sauver en disant qu'une tension extrême a amené par réaction une volition intense en sens opposé ? Ce serait se payer de mots : *verba et voces*. Les tensions, même extrêmes, sont loin d'aboutir toujours à la réaction franche et décidée. Et en tous cas, il appert que la théorie est en défaut, puisqu'elle pose comme la condition de la conversion frappante, une abdication de la volonté consciente, faisant en quelque sorte le vide, et permettant l'irruption dans la conscience, du produit mûri dans les limbes du subliminal ; tandis qu'avec les exemples cités, auxquels des nuées d'autres font cortège, nous assistons à une exaspération.

Un dernier fait. C'était en 1749, à Rotherham, dans le Yorkshire. Le réveil méthodiste battait son plein. Plusieurs jeunes moqueurs, réunis dans une auberge, se défièrent à qui singerait le mieux les vibrants appels de Whitefield. Chacun, pour jouer sa comédie, devait monter sur une table, et tenir la Bible dans ses mains. « C'est moi qui vous damerai le pion à tous, » s'écria le dernier, nommé Thorpe ; et, ouvrant le saint volume, il lut la parole de Jésus aux Juifs : « Si vous ne vous convertissez, vous périrez ! » Puis il commença à parler. Mais, coup de théâtre saisissant ! après quelques mots, le clown devient un apôtre, s'adressant comme un mourant à des gens qui vont mourir. L'assemblée, transpercée de flèches invisibles, se retire en pleurant. Bientôt converti, Thorpe devint un pasteur fidèle¹. Il y a, je le reconnais, beaucoup d'inconnues dans ce récit. Cependant, si je devine d'après lui comment le subconscient du jeune railleur a pu se charger, puisqu'il avait certainement entendu Whitefield, je saisis beaucoup moins bien quand la maturation des éléments qui

¹ *Le réveil religieux de l'Angleterre au dix-huitième siècle*, p. 101, 102.

y étaient déposés s'est opérée ; je ne vois pas du tout comment a pu se faire le vide, l'abdication dans l'être conscient, nécessaire pour que le produit mûri du subconscient puisse y jaillir ; et enfin je remarque que « l'orage nerveux, purement physiologique, et analogue à l'épilepsie, » ne peut guère être invoqué, puisque toute la scène paraît avoir été calme, aussi bien que saisissante.

* * *

Mais en voilà assez. Il va de soi que si je me suis attaché, à l'instar de James d'ailleurs, à des conversions éclatantes par leur puissance et leur rapidité, c'est parce que, spécialement riches de signification, elles éclairent vivement le problème en cause, et servent la thèse que je soutiens. Mais je ne nie, ni ne dédaigne les autres, celles qui s'accomplissent peu à peu et en quelque sorte paisiblement. Bien au contraire ! J'entends, en généralisant, les faire participer à mes résultats. Pour finir et me résumer, je prends une image où mes lecteurs voudront bien être persuadés que je n'entends mettre quoi que ce soit d'irrévérencieux, ou de caricatural.

Dans l'explication qu'avec d'autres James tente de la conversion, le subconscient peut être représenté par un vase étanche¹, mais percé d'une ouverture à sa partie supérieure. Sur lui s'en adapte un autre, perforé en haut et en bas, et placé de telle sorte que son ouverture inférieure communique avec celle du premier. Ce vase-ci représente l'être conscient. Entre deux, séparant les vases qui correspondent, mais non pas de façon qu'ils ne puissent communiquer, se trouve une membrane, perméable, en vertu de la pesanteur, à une part du liquide déposé dans le vase supérieur, qui s'écoule peu à peu dans le récipient « subliminal ». Ici, s'opère une maturation, changeant le liquide, peut-être d'abord aigre

¹ Dans une des discussions auxquelles ces remarques ont donné lieu, un des défenseurs de M. James a déclaré que, pour lui, le subconscient doit être plutôt figuré par un vase poreux, recevant des richesses de tous genres, sans qu'elles passent par la conscience!!...

et malsain, en un vin plein de fumet et de générosité. Mais soudain, le vide s'étant fait en haut, et une fermentation agissant en bas, la membrane se déchire, livrant au vase supérieur qui ne le laissera plus fuir, le produit un temps abandonné par lui, et qui lui revient merveilleusement transformé. Ceci représente l'instant critique de la conversion.

La théorie est ingénieuse. Elle renferme une part de vérité. Admettant, comme nous l'avons dit, le subconscient par hypothèse, nous croyons qu'il joue dans la conversion un rôle important. Mais seul, il n'explique pas tous les faits ; il faut, au-dessus de lui, statuer un autre agent à l'œuvre. La théorie de James, qui, malgré quelques réserves hésitantes, résume dans certains jeux du subconscient l'essentiel de la conversion, paraît décidément trop étroite.

Avec elle en effet je ne saisis pas toujours comment le vase inférieur (le subconscient) a pu se remplir. D'autres fois, je cherche vainement le temps nécessaire à la maturation. Ailleurs enfin, le vide ne semblant pas s'être produit dans le récipient supérieur (la conscience), je ne m'explique pas pourquoi la membrane de séparation s'est déchirée, en livrant passage au liquide transformé. De tous côtés, je me heurte à des éléments de mystère, et je me dis involontairement que certains psychologues contemporains, en prétendant expliquer sans Dieu (tout en laissant chacun libre de l'y mettre), et quasi-mécaniquement, des conversions que l'Eglise fidèle à Jésus-Christ a toujours considérées comme des « miracles du ciel, » ressemblent à ces chimistes et à ces physiciens, qui se figurent, eux qui n'agissent qu'en dissociant, c'est-à-dire en donnant la mort, qu'ils sont sur le chemin de réaliser la suprême synthèse de la vie, et que bientôt la génération spontanée fleurira dans leurs cornues, ou jaillira au commandement de leurs fils.

III

Il me reste, avant de conclure ces notes rapides, à dire un mot de la répercussion que la théorie de James aurait vraisemblablement, ou même certainement, sur la vie religieuse,

si, généralement enseignée, elle venait à se répandre dans le grand public.

Je ne crois pas être injuste en estimant l'état religieux assez misérable au temps présent. C'était le sentiment de Gaston Frommel, au moins dans les derniers temps de sa vie. « On contestera difficilement, écrivait-il en septembre 1905, que notre époque manque, au point de vue chrétien, de sève religieuse et morale. Nos expériences dans ce domaine sont rares et rudimentaires. Une vague piété nous tient lieu de religion¹.... Il y a un oubli général de la vie intérieure, et, lorsqu'elle existe, peu de force et d'énergie.... C'est la caractéristique d'un christianisme qu'aucun réveil n'a de longtemps secoué, et dont la somnolente quiétude se prolonge dans le demi-jour d'un perpétuel crépuscule². » Tous ceux qui m'approchent savent que voilà des années que je fais entendre, sous diverses formes, des avertissements tout pareils. On m'a accusé de pessimisme, en invoquant notamment un mouvement christocentrique qui se dessinerait et abonderait en promesses³.... Quelle illusion ! Le mouvement christocentrique, — et l'on pouvait s'y attendre, avec le caractère hétérogène des données qu'il couvrait de son pavillon, — est en pleine décomposition. Sous le nom de *théocentrisme*, une gauche s'est détachée du groupe auquel elle s'était alliée pendant un moment, en n'acceptant plus pour centre que l'idée de Dieu, d'ailleurs imprécisée. Puis, cela même semblant trop étroit, et gênant comme une scorie de dogmatisme, un parti considérable entend ne plus se grouper qu'au nom de la pratique du Bien, indépendamment de tout *credo* quelconque. « Une maison divisée contre elle-même ne subsistera pas. » Le « mouvement christocentrique » a fourni une preuve nouvelle de la vérité de cette parole de Jésus-Christ.

C'est assurément de la vie, ou plus simplement de l'expérience, que procèdent les convictions (Jean VII, 17); mais

¹ Nous dirions plutôt : « Une vague religiosité nous tient lieu de piété. »

² *La psychologie du pardon*, p. 8, 9.

³ *Semaine religieuse de Genève*, 15 avril 1905.

en revanche, les convictions soutiennent et nourrissent la vie. Cela n'avait pas échappé à Frommel. De suite après avoir écrit : « Nos expériences sont rares et rudimentaires ; » il ajoutait : « Nos croyances sont incertaines et molles, » et, revenant au domaine profond entre tous, il s'écriait : « Il y a un oubli général de la vie intérieure. » Ce n'est, hélas ! que trop évident. On s'agite énormément par le temps qui court, multipliant les associations, les comités, les conférences tapageuses, les cours, les réunions exceptionnelles, les réclames et les congrès. Mais l'observateur sérieux et perspicace saisit dans tout cela du galvanisme plus que de la vie, de la nervosité plus que de la puissance. Si l'on devait un peu souffrir, être frappé dans ses intérêts, dans son repos, dans sa considération, dans ses aises, que subsisterait-il de cette ébullition ? Et, sans même aller jusque-là, si, interrogeant ceux qui se démènent aux premiers rangs, on leur posait la question de Jésus à ses disciples sur le chemin de Césarée de Philippes : « Qui dites-vous que je suis ? » on peut douter qu'il s'en trouvât beaucoup qui répondissent avec l'élan de Simon-Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Peu de vie, et guère de convictions fermes. Surtout, très peu de convictions précises ; le vague et la faiblesse à peu près partout. Dans le grand public, chacun attrape et garde ce qu'il peut de ce qu'il entend et de ce qu'il lit, sans s'occuper de mettre d'accord des éléments souvent disparates, et sans en tirer une orientation, une inspiration pour sa vie. Parmi les personnes faisant profession de piété, celles qui savent ce qu'elles croient, et sont capables d'en rendre compte, se font de plus en plus rares. Même dans la société cultivée, — qui sait ? là peut-être surtout, — le contraste est éclatant entre l'état des choses et celui qui existait en Ecosse, lorsqu'éclata la persécution des Covenantaires. Alors, le ministère des pasteurs avait été si richement béni, que, dans bien des hameaux ou des fermes isolées, d'humbles domestiques étaient capables d'expliquer la Parole sainte et de conduire un culte¹.

¹ Merle d'Aubigné, *Trois siècles de luttes en Ecosse*, p. 189, 190.

De ce lamentable désarroi, certaines Eglises nationales sont assurément responsables pour une part. Par la logique de leurs principes et la force des choses, les assertions les plus diverses, sinon même les plus opposées, y ont également droit de cité. Mieux elles répondent à leur adjectif, moins elles réalisent leur substantif. C'est dire que les âmes y sont soumises à un régime dont personne, à moins d'avoir perdu le sens, ne voudrait l'équivalent pour son corps. On prétend quelquefois ce régime excellent, en ce qu'il obligerait à des résolutions, à des jugements individuels et réfléchis. Sans nier absolument que tel ne puisse être le cas pour certains forts, je crois le régime mauvais pour les faibles, peu capables d'opérer les sélections nécessaires, et qui, en tous cas, auraient besoin pour cela d'une norme, dont, précisément, ils manquent. Or, les faibles sont le grand troupeau. — La critique aussi a été un facteur important pour produire l'état de choses que je cherche à déterminer. Elle a fait œuvre utile en établissant certaines données ; en écartant plusieurs pierres de scandale ; en dessinant des cadres, et dès lors en donnant du relief aux tableaux bibliques ; en évoquant, comme des personnalités concrètes et vivantes, les héros du règne de Dieu ; en permettant enfin d'écrire avec une sûreté relative la vie de Jésus, et l'histoire du christianisme à son aurore. Mais, en lançant comme des certitudes des hypothèses parfois légères, elle a semé des doutes morbides, que, d'autre part, elle n'a pas détruits. Actuellement, s'attaquant aux documents du christianisme primitif, elle jette la suspicion sur eux.

Voici comment. Les évangiles, dits synoptiques, furent écrits dans une période de dix ans aux alentours de l'an 70 ; les premiers en date, Marc et Matthieu, vraisemblablement l'un entre 60 et 63, et l'autre vers 65. Or, à ce moment, Paul avait accompli son œuvre ; il avait formulé sa puissante théologie. Une personnalité comme la sienne avait dû agir au loin, et il est dans l'ordre des choses que des infiltrations de ses doctrines se fussent produites. Qu'est-ce à dire ? Partons de l'idée que l'enseignement de Jésus n'eut rien de doctrinal,

et que nous en possédons la substance, soit dans certaines paraboles indéniablement authentiques, soit dans les fragments réunis sous le titre de Sermon sur la montagne. Foi au Père céleste; pardon accordé à qui se repent; loi d'amour commandant les rapports entre les hommes, le tout fondant sur la terre « le royaume des cieux : » tels en étaient les principaux points. Cela nous fournit une norme à la fois simple et sûre. Rencontrons-nous par exemple, dans les discours de Jésus tels que les synoptiques nous les ont transmis, des déclarations attribuant une valeur expiatoire au sacrifice consommé sur Golgotha? nous sommes en droit de les dénoncer comme des altérations dues à l'influence paulinienne, donc dépourvues de toute autorité normative. Au nom d'un type doctrinal déclaré seul possible et complet, plusieurs théologiens modernes décident souverainement ce que Jésus a pu dire ou non, le résultat en était des simplifications variées du christianisme. Ce ne sont plus seulement les ailes de l'édifice chrétien traditionnel qui sont battues en brèche; c'est le centre, le cœur même de cet édifice qui est attaqué, et plusieurs le déclarent ébranlé, fissuré sans remède par les coups des béliers, en attendant qu'il soit entièrement et pour jamais mis en ruines.

A l'arrière-plan de cette critique, se donnant avec hauteur comme seule libre et indépendante, partant comme seule scientifique, un regard quelque peu pénétrant discerne vite des principes philosophiques, qui en dictent les résultats généraux, et manifestent une fois de plus que nul ne « saute hors de son ombre. » Les doctrines chrétiennes traditionnelles se présentant comme la traduction fidèle des faits rédempteurs, c'est-à-dire de la part afférente à Dieu et à son Christ dans l'œuvre du salut, celles auxquelles on en veut surtout sont la préexistence personnelle du Christ, et la valeur expiatoire de son sacrifice, culminant dans sa mort. Toutes deux en effet heurtent en face la philosophie du jour. La préexistence est inconciliable avec un évolutionnisme exhalant un parfum plus ou moins marqué de panthéisme, et très en faveur présentement. La théologie johannique, qui

la proclame, est d'emblée mise hors de cause, et, croit-on, sans appel possible. Mais Paul enseignant la divinité du Christ à peu près comme le quatrième évangile, rien n'est gagné aussi longtemps qu'on ne l'a pas réduit au rôle de théologien, infidèle au simple enseignement messianique, autant que puissant et original, donc par-delà lequel il faut remonter pour trouver la vérité. En revanche, ceci accompli, des trucs critiques appropriés ont facilement raison de passages comme Mat. XI, 27, ou Marc XII, 32, ou Mat. XXVIII, 18 à 20 ; et l'exégèse adoucissante efface la portée du fait que Jésus a appelé Dieu *son Père*, dans un sens unique ; du fait qu'il s'est opposé, en se donnant les noms de Fils et d'héritier, à tous les envoyés de Jéhova. Servante d'un principe *a priori* posé par elle, la critique a écarté le fait qui rompait sur un point donné la chaîne rigide de causes et d'effets, allant dans l'histoire du potentiel au réel. Le but poursuivi est atteint. L'évolutionnisme reste vainqueur.

Un procédé analogue écarte la valeur expiatoire de la mort du Christ. Paul l'a nettement proclamée. Mais elle présuppose une notion du péché inconciliable avec une conception purement évolutionniste des choses ; elle présuppose une aberration de la créature, libre, et dont la liberté fait le caractère responsable ; elle heurte la tendance moderne à atténuer la gravité du mal en dehors de la souffrance, la gravité du mal moral ; elle prend au sérieux la justice de Dieu, que l'on s'efforce actuellement à qui mieux mieux de noyer dans son amour. Contre l'expiation se prononce, non pas seulement une thèse philosophique posée comme indiscutable, mais cette puissance complexe, indéfinissable, et bien réelle, que l'on dénomme « l'esprit du temps. » L'enseignement de Paul étant maintenu comme normatif, on ne lui ferait dire le contraire de ce qu'il affirme, qu'au prix de tours de force pénibles et dangereux. Quel coup de maître, en revanche, que de s'en débarrasser *in globo* ! Et ce n'est pas si difficile ! Dans ses spéculations rabbinico-helléniques, Paul a dépassé l'enseignement authentique du Christ, ou, pour mieux dire,

il l'a radicalement faussé¹. Lui accordant notre admiration, mais rien de plus, remontons donc aux seuls documents qui nous donnent fidèlement l'Évangile, alors que, selon l'heureuse expression du second K. V. O.², Jean-Frédéric Astié, « il s'échappait dans sa pureté et sa fraîcheur primitives, de la bouche même de Jésus³ ». Et s'il nous arrive de rencontrer dans ces documents, si « les Évangiles » nous présentent certaines déclarations gênantes, eh bien ! nous les dénoncerons comme le produit d'infiltrations pauliniennes ; nous les chasserons du métal comme des scories, qu'il s'agisse de celle où le Christ affirme « qu'il est venu donner sa vie en rançon » pour les pécheurs ; ou de la formule eucharistique, faisant répandre le sang de Jésus « pour la rémission des péchés⁴. » A vrai dire, il est étrange que ce soit Matthieu, l'évangile israélite, issu d'un milieu, et adressé à des croyants fermés plus que tous les autres à l'influence et à la pensée de Paul, qui renferme ces derniers mots réputés essentiellement pauliniens, mais que Paul lui-même, dans son récit de l'institution de la cène a passés sous silence. Il est non moins singulier que l'évangile paulinien de Luc les ignore.... Mais tout arrive, et, devant de grandes conceptions, il est de mauvais goût d'être pointilleux. L'essentiel est sauvegardé. L'humanité, qui n'est point perdue, n'a nul besoin de rédemption. La croix rédemptrice n'est qu'un fantôme, fils des hallucinations de consciences malades. *Ave, crux, spes unica !* Renvoyons au moyen-âge le cri qui en est issu. Ce qui conduit l'humanité, en tant que religieuse, à son but idéal, c'est uniquement une évolution, animée, dirigée par l'enseignement de Jésus de Nazareth, purgé de tout élément, soit johannique, soit paulinien.

Il est des âmes qui s'épouvantent devant ces théories, où

¹ Voir par exemple la récente brochure de M. Ménégoz : *La mort de Jésus et le dogme de l'expiation*, surtout les pages 50 et suivantes.

² Le premier fut Vinet.

³ *Revue de théologie et de philosophie*, 1889, p. 428.

⁴ Mat. XX, 28 ; Marc X, 45. — Mat. XXV, 28.

il leur semble voir des ruines. Je ne crois pourtant pas m'abuser en estimant que leur nombre baisse, et que, chez la plupart de ceux qui souffrent encore, la peine tend à diminuer. J'en vois des indices dans l'opposition plus ou moins sourde, plus au moins violente, suivant les lieux et les circonstances, contre les assertions religieuses fermes et précises. Surtout, j'en saisis des preuves dans la tendance à l'ordre du jour, sorte d'agnosticisme au petit pied, à célébrer *la foi*, sans en déterminer l'objet ou le contenu, et à glorifier *la vie*, paysage aux brumeux contours, au premier plan duquel se détache nettement une largeur, qui n'est guère que du latitudinarisme, substitué comme vertu cardinale au devoir « vieux jeu » d'être coûte que coûte fidèle à la vérité. Vie languissante dans son agitation affairée, convictions sans relief et sans clarté, dont on est en droit de craindre que des chocs tant soit peu violents n'aient facilement raison : tel est en général l'état des esprits à l'heure angoissante, dont chacun de nous, pour sa part, minuscule ou considérable, forme l'histoire....

Or, jusqu'ici, dans leurs moments de doute ou d'ébranlement, les croyants, si du moins j'en juge par mon expérience et par les confidences multiples que j'ai reçues, ont toujours fait appel efficacement pour se raffermir, à leurs expériences de conversion d'abord, puis à celles des fidèles, dont les biographies, ces apologétiques vivantes, ont conservé le souvenir. Sur la route obscure où nous chancelions, les faits de cet ordre ont projeté une lumière à la fois douce et vive, qui, nous enveloppant et nous pénétrant, nous a permis de reprendre la course. « Dieu est là ! » nous sommes-nous écriés. Ces faits sont impossibles au hasard, — un mot ! — impossibles à l'homme, — un malade gisant dans son impuissance ! Ils ne se peuvent résoudre en mécanisme, quelque raffiné, quelque merveilleux qu'on se le figure ! Ils sont « l'œuvre et le secret de Dieu ¹. » Non, jamais on ne nous fera croire que, tandis que la vie matérielle se dérobe dans son essence à

¹ Vinet. *Premiers discours*, p. 349.

tous les scalpels et à tous les alambics, la vie spirituelle, celle qui, bien plus noble, participe, déjà sur la terre, aux caractères de l'éternité, mais ne doit s'épanouir pleinement que dans une forme supérieure de l'existence, livre ses derniers secrets aux analyses de la psychologie ! Jamais nous n'accepterons que la présence, que l'action de Dieu soit à bien plaire dans les faits qui, changeant parfois radicalement cette vie, en ont décidé. Présence et action divines, nous les retenons, nous les retiendrons toujours à titre capital, nécessaire, essentiel, dans le drame qui a fait de nous et de tant d'autres, par la grâce et la gloire de Dieu, selon le mot de saint Paul, une *καινή κτίσις*, — une nouvelle création¹ !

Or, cette certitude, la théorie de James tend à l'ébranler, et c'est pourquoi nous l'estimons troublante et dangereuse. Dieu n'est plus indispensable dans la conversion : le subconscient, convenablement chargé, suffit, sans parler de la recette en trois parties formulée par le professeur Coe. La spéculation philosophique, qui avait pourtant ses petits mérites, étant mise dès longtemps au rancart, et la critique plaçant en quarantaine les sources essentielles de l'Évangile du salut ; l'expérience de Dieu, dans le fait où l'âme la réalise de la façon la plus directe et la plus sûre, est, avec cette théorie, réduite à une expérience de l'homme subliminal par l'homme conscient de lui-même, expérience où l'on peut d'ailleurs, si on le désire, faire intervenir Dieu, comme la préparant ou la concluant.... Ce que l'apologétique y gagne m'échappe. Je crois, par contre, discerner clairement ce qu'elle y perd, dans des circonstances qui tendent à rendre la perte doublement fatale. Pour s'en réjouir, en étant chrétien, et surtout pasteur chrétien, il faut, me semble-t-il, un certain degré d'inconscience.

* * *

Le travail de l'évangélisation, ce que l'on appelait encore, il n'y a pas bien longtemps, « l'appel des âmes, » serait-il mieux partagé que l'apologétique ? La théorie de James favo-

¹ 2 Cor. V, 17.

riserait-elle l'écllosion de la vie nouvelle, et, cela fait, les progrès de la piété ?

On connaît la chaîne d'affirmations, générant un certain milieu moral, une atmosphère spirituelle particulière, dont se sont inspirés jusqu'ici les efforts les plus énergiques, et, en apparence du moins, les plus efficaces, pour amener les âmes à Jésus-Christ, et en Jésus-Christ au salut. Par son péché, l'homme s'est séparé de Dieu, source de tout bien et de toute vie; il s'est perdu. Jésus-Christ est venu le sauver, accomplissant pour cela un sacrifice dont nous ne pouvons que pressentir obscurément l'immensité. Hors de Christ, il n'y a pour le pécheur pas d'espérance. Qui veut être sauvé, doit venir à lui. Or, ceci, l'âme le réalise par une série d'actions organiquement unies, dans lesquelles toutes ses énergies entrent en jeu, mais où Dieu intervient, surtout au début et au terme, pour inaugurer et pour conclure. On doit retenir que, sans l'action divine immédiate, l'âme ne viendrait pas à Christ, l'âme ne serait jamais sauvée: « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire¹! » Condition inéluctable du salut, la « nouvelle naissance » est ainsi divine et humaine à la fois; elle résulte du concert de deux volontés, l'homme ne pouvant rien sans Dieu, mais Dieu n'agissant pas dans l'homme malgré lui, ou seulement sans lui². Le rôle de l'homme consiste à laisser libre cours à l'action divine, à la suivre et à l'implorer. Quant à l'œuvre divine proprement dite, elle s'opère par le moyen de l'agent surnaturel que le Nouveau Testament appelle le Saint-Esprit. C'est l'Esprit qui réveille la conscience du sommeil où le péché l'a plongée; c'est lui qui brise le cœur dans le repentir; c'est lui enfin qui donne la foi, par laquelle, saisissant Christ, le pécheur se donne à Christ, et en Christ à Dieu, la paix du salut, avec une vie renouvelée, remplissant son cœur. Etant réservées les variantes inévitables, fruits des éducations

¹ Jean VI, 44.

² « Ce n'est pas moi qui me sauverai, en aucune façon, en aucune mesure; mais on ne me sauvera pas sans moi. » Vinet, *Nouveaux discours*, p. 463.

diverses, des caractères, des événements de la vie passée, des doctrines reçues comme vraies aussi, toutes les conversions authentiques reproduisent ces éléments fondamentaux. Pas de conversion qui ne soit un drame, au travers duquel Dieu cherche l'homme, l'homme appelle Dieu, et Dieu se fait trouver à l'homme! Au milieu de dispensations divines générales, il y a des actes divins spéciaux; une révolution, coupant l'évolution, la fait aboutir, ce qui n'aurait jamais eu lieu sans elle. La puissance divine au service de l'amour divin, la divine puissance et le divin amour y resplendissent dans tout leur éclat.

Il me semble impossible de soutenir que la théorie proposée par James ne dénature et n'affaiblisse pas les expériences amères, fortifiantes, et riches de signification, qui, solidaires de ces affirmations, les ont consacrées; comme aussi la puissance des appels, et, en général, des entreprises qui s'en inspirent. Se représente-t-on le mot de Spurgeon, concluant l'un de ses discours: « *Conversion ou perdition: pécheur, choisis!* » lancé dans une assemblée imprégnée de cette théorie? Et cette théorie même, l'offririons-nous à une âme angoissée par la conscience de son péché, comme l'expression fidèle de la voie sur laquelle elle doit chercher son salut?

A la considérer de près, la théorie de James opère un renversement des termes, en harmonie avec le courant qui domine à l'heure présente, — fait qui explique, au moins partiellement, son succès. Cette théorie est essentiellement *évolutive* et *naturiste*. Evolutive: le subconscient se charge longuement, mystérieusement; et mystérieusement, longuement, les éléments qui y sont déposés, s'y mûrent. Naturiste aussi: à la vérité, une éclosion se produit, comme dans la graine, lorsque, sous l'action combinée du soleil et de l'humidité, le germe perce l'enveloppe qui l'a retenu un temps prisonnier. Mais cette éclosion n'est point nécessairement le résultat d'une volition divine particulière; une tendance à l'automatisme dans l'individu suffit à en rendre compte, et si je suis libre de la rapporter à Dieu, et de pratiquer la

prière en conséquence, je puis, avec un droit égal, en faire honneur à des causes secondes....

Sans doute, au premier moment, ravi par les horizons nouveaux qui s'ouvraient à mon âme, entraîné par le flot tumultueux et bouillonnant de mes émotions, je me suis écrié : « Dieu est là ! » Mais en sera-t-il de même lorsque le calme se sera fait ? lorsque je me serai ressaisi ? lorsque l'analyse interviendra ? Quand surgiront les heures mauvaises, de doute et de découragement, l'explication qui transforme en mécanisme psychologique *certain*, avec action divine *ad libitum*, ce que j'ai d'abord rapporté, sans nulle hésitation, ni nulle réserve, à la Grâce comme à la cause suprême, n'agira-t-elle pas sur moi en tentation ? Dieu ne disparaîtra-t-il pas derrière le rideau d'un subconscient qui peut suffire ? Et si, d'une part, la reconnaissance se mesurant aux bienfaits, le doute en flétrit les fleurs ; si, d'autre part, la reconnaissance est la première forme, la forme élémentaire de l'amour, de laquelle toutes les autres : le sacrifice, la consécration dérivent, ne faut-il pas redouter que l'amour reçoive de cette théorie un coup fatal ? Or, l'amour, c'est la vie. Admettons que les belles âmes le conservent ardent, malgré la théorie de James, en sera-t-il de même pour celles qui, ordinaires, constituent le grand troupeau ? Et dès lors, si nos analyses sont exactes, ne faut-il pas convenir que cette théorie ne semble devoir exercer une favorable influence, ni sur le travail de l'évangélisation, ni sur les développements de la vie chrétienne ?

* * *

On arriverait, croyons-nous, sur d'autres points, à un résultat analogue. Mais il est temps de conclure ; nous le faisons comme suit :

Ingénieuse, étudiée, et n'étant, dans son intention, point hostile, ni à la religion en général, ni au christianisme en particulier, la théorie de James sur la conversion paraît se heurter à des faits certains. Les uns ne laissent pas voir comment le subconscient a pu s'enrichir ; avec d'autres, le

temps manque pour la maturation nécessaire; un dernier groupe enfin, ne présente pas l'abdication de la volonté, exigée d'autre part. La théorie de James s'accuse comme psychologiquement insuffisante.

Chrétiennement parlant, elle n'est pas sans dangers. Elle tend à enlever à l'apologétique l'une de ses données les plus précieuses. On ne voit pas comment le travail pour sauver les âmes en recevrait une impulsion salutaire. Il semble bien, enfin, qu'en diminuant la reconnaissance envers Dieu, elle affaiblisse, en principe, sinon toujours en fait (il importe de distinguer, car l'âme humaine n'est pas un mécanisme mû fatalement par la pensée), l'amour, substance de la vie nouvelle.

APPENDICE

I

Dans la réunion où les pages qui précèdent ont été lues d'abord, aucune objection ne fut faite, ni aux exemples que nous avons donnés, ni aux conséquences que nous en avons tirées, ni aux considérations que nous avons présentées, sur l'influence fâcheuse que le fait de tendre à bannir l'action divine à titre nécessaire des conversions les plus frappantes, aurait vraisemblablement sur l'apologétique chrétienne, et sur la prédication d'appel. On eût dit tout cela de nulle importance! Les opposants, — personne ne nous appuya avec franchise et fermeté, — se claquemurèrent dans la défense de M. James, affirmant à nouveau que nous lui avons fait tort.

Seulement, ils n'ont pas été d'accord.

D'après les uns, nous avons prêté à James ce qu'il n'a absolument pas voulu faire, ce qu'il n'a pas fait, — à savoir une théorie de la conversion. Nous sommes parti en guerre contre des moulins à vent. Distinguons, ont-ils dit, distinguons, avec le psychologue américain, entre jugements *d'existence* et jugements de *valeur*. James se borne aux pre-

miers. Il constate simplement certains faits. Il constaterait de même, et analyserait ceux qu'on lui oppose, sans prétendre rien en induire. Le titre français : *L'expérience religieuse*, qui exprime une généralisation, bien que choisi d'un commun accord par l'auteur et son traducteur, est moins heureux, parce qu'il est moins juste, que celui, plus flottant, de l'original anglais : *Varieties of religious experience*. Mais cela n'excuse pas d'avoir méconnu un dessein clairement indiqué.

D'autres critiques ont fait flèche d'un bois différent.

Selon eux, nous avons négligé ce que James a réellement donné. Lisez plutôt, nous ont-ils dit, les pages finales, les conclusions de *l'Expérience religieuse*. Dans le chapitre même de *la conversion*, James ne déclare-t-il pas que, pour expliquer certains cas extraordinaires de conversions, « on pourrait invoquer une hypothèse plus mystique et plus théologique » que pour d'autres, où suffirait celle « d'un orage nerveux, purement physiologique et comparable à une crise d'épilepsie; » tout cela se greffant naturellement sur l'explication générale demandée aux opérations du subconscient? — « Vous voyez, » se sont écrié triomphalement ces champions de M. James, « vous voyez bien que vous avez négligé ou escamoté des assertions qui vous condamnent! »

Qui a raison? Ceux qui affirment que *l'Expérience religieuse* est libre de tout jugement de valeur sur la conversion, ou ceux pour lesquels des jugements de valeur y sont bien formulés. A notre avis, ce sont ces derniers. Les faits religieux ne se constatent pas comme des données de géographie. Ils émeuvent. Devant un fait aussi solennel, aussi tragique qu'une conversion puissante et en apparence instantanée, il est bien difficile de se refuser à tout jugement de valeur. Nous tenons même, que, l'observation se répétant, cela est impossible à la longue, et James n'y a certainement pas réussi. Le jugement de valeur s'est glissé à la sourdine au milieu des jugements d'existence, en permettant, en appelant même les apologies contradictoires que nous avons vues se produire.

* * *

Nous ne saurions prendre au sérieux le reproche d'avoir méconnu la nature et la portée du livre de M. James, en lui imputant une certaine théorie de la conversion, alors qu'il n'en aurait aucune. Le mot « théorie » désigne, soit une hypothèse particulière, soit une conception d'ensemble, soit « un essai de coordination et d'explication d'un certain nombre de faits, le plus souvent mêlé d'hypothèse » (E. Boirac. *Grande Encyclopédie*. Tome XXX, p. 1196). Or, M. James ne s'est point borné à indiquer et à analyser les phénomènes typiques de conversions extraordinaires. Reliant ces phénomènes, il a tenté d'expliquer le fait de la conversion en général. Le chapitre où il en traite n'est pas intitulé : *Quelques faits de conversion* ; mais bien : *La conversion*¹. Le subconscient longuement enrichi, une sensibilité exaltée, une certaine tendance à la suggestion, « l'hypothèse d'une sorte d'orage nerveux, » lui ont servi pour cela, tour à tour, ou concurremment, une action divine par ces agents étant réservée comme possible, et chacun étant libre de l'y voir. C'est là évidemment une théorie, bonne ou mauvaise, suffisante ou non. Contester cela, c'est, nous paraît-il, fermer les yeux à l'évidence.

II

Dans une seconde réunion, la discussion a été un peu plus sérieuse, sans réaliser pourtant ce que nous souhaitions.

Les faits produits à l'appui de notre thèse : *la théorie de James est insuffisante ; il faut la dépasser, en statuant une intervention divine comme nécessaire, dans son mystère, pour expliquer la conversion* ; ces faits, disons-nous, n'ont pas été examinés. Si, pourtant ! Un critique nous a jugé imprudent et maladroit, d'en avoir appelé à la conversion de Weaver. Selon lui, en effet, l'ivresse, en frappant la conscience, permet d'autant mieux au subconscient d'intervenir. Elle dé-

¹ L'original anglais a simplement *Conversion*.

veloppe aussi une certaine sensibilité instable (est-ce la « sensibilité profonde, » exigée par Coe?) favorisant la conversion. Cela a été entendu sans rire. Une voie nouvelle s'ouvre ainsi devant les sociétés chrétiennes d'abstinence. Chargeant d'abord le subconscient par des réunions religieuses appropriées, elles devront recommander à leurs prosélytes de s'enivrer en rentrant chez eux, pour laisser, par la destruction momentanée de la conscience, le champ libre à l'invasion du subconscient... Après la conversion mécanique, voici l'ivresse convertissante... Salut au glorieux avenir !

* * *

On nous a fait un grief de « n'avoir pas senti le sérieux de James, » et surtout de ne reconnaître comme réelles que les conversions « à grand orchestre, » en faisant foin des autres. Nous rétorquons nettement : Rien n'est plus aisé que d'attaquer quelqu'un, lorsque préalablement on lui fait dire ce qu'il n'a ni dit, ni pensé. Voulant montrer que le processus psychologique invoqué par M. James n'explique pas la conversion, qu'il faut pour cela faire intervenir une énergie supérieure, nous avons, par la force des choses, présenté et analysé des conversions extraordinaires. Mais nous avons si peu nié les conversions calmes et graduelles, que nous les avons expressément reconnues, en déclarant que l'intervention divine, qui peut toujours être supposée, doit être statuée, au nom des faits éclatants, dans toute conversion authentique, même lorsqu'elle s'explique en apparence aisément par des causes secondes (page 28).

Voici mieux. Nous avons naturellement insisté sur la formule de conversion en trois éléments : sensibilité profonde, tendance à l'automatisme, capacité de subir passivement les suggestions, présentée par M. Coe comme infaillible. (« *Vous pouvez être sûr* que vous obtiendrez une conversion soudaine¹ ».) Ce n'est, nous a-t-on dit, que *si la conversion se pro-*

¹ « You might then safely predict the result : there would be a sudden conversion, a transformation of the striking kind. » (*Varieties, etc.* p. 241.)

duit, car la liberté subsiste toujours. Il est certain que si la conversion ne se produit pas, ... elle ne se produit pas ! Mais dans ce cas, il ne faut pas la promettre comme *certaine*. (« Vous pouvez être sûr : You might then safely predict the result. ») Je suppose que je conseille aux deux critiques qui se sont rencontrés ici contre moi, de placer leurs fonds dans une entreprise, en leur disant qu'ils *peuvent être sûrs* d'y réaliser de beaux bénéfices. Un krach ayant tout fait perdre, je voudrais bien savoir ce qu'ils penseraient si je répondais à leurs reproches trop justifiés : Je vous ai dit que vous pouviez être sûrs de gagner ; mais c'était *si* les choses tournaient bien ; je réservais évidemment les pertes possibles. » A tout le moins, ils estimeraient que j'eusse dû les avertir.

* * *

Vous avez, a-t-on continué, opposé *la loi* et le *miracle*.

Absolument pas. La vie de l'âme a ses lois comme celle du corps. Dieu, qui les a établies, les respecte. Seulement, au milieu de ces lois, où le subconscient paraît jouer un rôle important, mais dont nous ne savons pas grand chose, Dieu s'est réservé les moyens d'intervenir directement par sa volonté. Certains faits de conversion restent sans cela inintelligibles. Comme Jésus et son plus grand témoin l'ont déclaré de concert, l'acquisition du salut par une âme est un fait divin (Mat. XIX, 25 ; Marc X, 26, 27 ; Rom. IX, 16). L'essentiel est donc de ne pas en effacer Dieu. Mais comment Dieu intervient-il ? C'est le mystère. Posant le fait, nous ignorons son mode, notre pauvre science, ici comme ailleurs, donnant moins de solutions, qu'elle ne pose de nouveaux problèmes.

Enfin, — et ici nous avons quelque peine à retenir une douce gaité, — on nous a exprimé une profonde déception, de ce qu'ayant battu en brèche la théorie de James nous n'avons pas donné la nôtre. Depuis quand est-il interdit de faire œuvre de critique, simplement, et sans prétendre à réédifier de suite l'édifice plus ou moins lézardé ? Nous avons voulu mettre en lumière que la statue devant laquelle plusieurs se prosternent à qui mieux mieux, renferme quelques

parties d'argile. Puis, indiquer les dangers d'un enchantement irréflecti. Rien de plus ! Mais on nous permettra de remarquer que le reproche en question est en opposition flagrante avec celui de la première séance. « Vous avez prêté à M. James une théorie, — et il n'en avait point ! » nous a-t-on dit alors. — « Vous avez frappé la théorie de James, — et vous n'avez pas donné la vôtre ! » nous a-t-on clamé ensuite. La discorde est au camp. En ce qui nous concerne, un proverbe connu reçoit un lustre nouveau : « Contenter tout le monde et son père, » n'est guère possible !

Un résultat pourtant demeure. Il a été généralement concédé que la théorie de James est trop étroite. En conséquence, si l'on tient à établir une théorie psychologique de la conversion, il est nécessaire de l'étendre, ou de l'approfondir. C'est précisément pour le dire que nous avons pris la plume.

Résumons donc une dernière fois le litige essentiel entre le psychologue américain et nous. Il consiste exactement en ceci :

A William James, qui dit :

Rien n'empêche de voir Dieu à l'œuvre dans telle conversion donnée, mais les conversions les plus saisissantes s'expliquent sans lui ;

Nous répondons :

Sans une intervention divine, des faits positifs restent inexplicables dans certains exemples de conversion. Il faut en inférer que cette intervention a toujours lieu, même dans les conversions en apparence aisées à expliquer par causes secondes.

Admissible, ou nécessaire. Tout le débat se résume dans ces deux mots posés en dilemme.
